

## L'hystérique et le groupe

---

### RÉSUMÉ

---

Il existe une relation d'affinité et une opposition fondamentale entre l'hystérie et le groupe dans la psychanalyse. D'un côté, la plupart des processus et des formations psychiques inconscientes découverts dans l'hystérie sont déterminants dans la vie des groupes : identification, pluralité des personnes psychiques, communauté des fantasmes inconscients. Ces processus et ces formations constituent les bases de la groupalité intrapsychique. Mais, d'un autre côté, la psychanalyse est inventée en suspendant la représentation spectaculaire du symptôme dans l'espace groupal, en proposant que la parole s'articule avec la scène intrapsychique. Dans cette perspective, une double investigation clinique est proposée : la première concerne Dora, le destin de son groupe interne dans le groupe dont elle est le porte-symptôme, le sort de son transfert dans le contre-transfert de Freud ; la seconde concerne le destin d'un groupe temporaire de formation fantasmatiquement organisé par un discours hystérique. Ce travail est un premier élément de recherche sur la structure des relations d'objet dans les groupes.

**The hysteric and the group.** — There are a relation of affinity and a fundamental opposition between hysteria and the group in psychoanalysis. On the one hand, most of the unconscious psychic processes and structures discovered in hysteria are determinative in the life of groups : identification, plurality of psychic people, community of unconscious fantasies. These processes and structures are the basis of the intrapsychic groupality. But on the other hand, psychoanalysis is invented when suspending the spectacular representation of the symptom in the group space, when proposing that speech be articulated with the intrapsychic scene. In this perspective, a double clinical investigation is proposed : the first one is about Dora : the fate of her internal group in the group of which she is the « symptom-bearer », the fate of her transference in Freud's counter-transference. The second one concerns the destiny of a temporary training-group fantasmatically organized through hysterical discourse. This work is a first element of research on the structure of object relations in groups.

### I. Une affinité fondamentale (et paradoxale ?) dans la psychanalyse : groupe et hystérie

Lorsque nous tentons de théoriser notre expérience des groupes de formation ou de psychothérapie, nous devons renoncer à l'idée de la correspondance unilatérale entre le processus et l'organisation groupale d'un

---

\* René KAËS, professeur de psychologie clinique à l'université Lyon-2. Adresse personnelle : 12, quai Jules-Courmont, 69002 LYON.

côté et, d'un autre côté, une structure particulière du psychisme ou une formation psychopathologique spécifique.

Nous entendons dire, et nous avons dit, que le groupe s'organise principalement autour du noyau psychotique de la personnalité ou, au contraire, à partir de l'organisateur œdipien. Notons d'emblée que la polarité hystérique de l'organisateur groupal n'a pas été explorée. Or il me semble que nous avons plutôt intérêt à admettre, comme la clinique nous y confronte, que le mode d'existence groupal mobilise tous les modes de fonctionnement psychiques : névrotique, pervers, borderline et psychotique. C'est dire que la relation d'objet peut y connaître tous ces avatars, soit pour chaque membre du groupe, soit pour les différents membres du groupe, ou du moins pour certains d'entre eux. C'est pourquoi il est tout à fait recevable, mais toujours insatisfaisant, de dire du groupe qu'il est un objet, ou un pré-objet, une bouche, un ventre, une peau, un corps ou une machine ; de le présenter comme organisé par tel complexe, telle imago, telle fantasmagorie. Cet épuisement des taxinomies nous confronte encore au polymorphisme du groupe, à ce qu'il fascine en chacun de nous, et qui nous dit quelque chose de ce qui s'engage dans le mode d'existence groupale et de notre propre groupalité interne. Dans la clinique groupale, nous sommes confrontés à l'actualisation de tels objets, de telles structures, de telles représentations émergeant du polymorphisme potentiel du groupe. Nous sommes confrontés à des actualisations simultanées ou successives, et ceci tient au fait pluraliste du groupe. Nous avons aussi affaire à l'organisation réductrice de ces formes dans une unité structurée et délimitée, et ceci tient à l'appareillage psychique à travers un organisateur groupal dominant<sup>1</sup>. Le mouvement de l'appareillage est celui d'une liaison (*Bindung*) et d'une déliaison (*Entbindung*) entre des éléments psychiques (émotions, affects, représentations, pulsions) plus ou moins récurrents et qui forment pour chacun des sujets groupaux et dans le groupe une double chaîne associative (*Verbindung*).

Nous devons donc admettre que le groupe, dans son processus et dans son fonctionnement psychiques, c'est-à-dire dans ce qui le spécifie comme entité psychique, et dans ce qu'il représente et objectalise pour chacun de ceux qui s'y assujettissent, est un processus et une organisation polymorphes. Sans doute convient-il d'entendre cette qualification dans un sens proche de celui par lequel Freud désignait la perversité de l'enfant.

L'hypothèse de la polymorphie est liée à la conception de l'appareillage psychique groupal. Elle concerne aussi bien les groupes temporaires de

---

1. Sur ce point, cf. mon ouvrage : *L'appareil psychique groupal. Constructions du groupe*. Paris, Dunod, 1976.

formation ou de psychothérapie, que les groupes stables institutionnalisés (famille, équipe, association...).

En effet, le mode d'existence psychique d'un groupe et le mode groupal du fonctionnement psychique des sujets dans un tel groupe peuvent se singulariser et aboutir à une construction relativement stable, résultat des mécanismes de constance et de répétition dans l'appareillage psychique groupal. C'est là le mouvement de tout groupe permanent, institutionnalisé : il doit développer une activité de reproduction. Il n'est pas sans intérêt clinique, théorique et technique, de connaître en quoi et comment le régime groupal de l'appareillage actualise tels types de fonctionnement, tels processus, telles structures psychiques chez les membres d'un groupe, laissant certains plutôt que d'autres s'installer et y prévaloir. Qu'il s'agisse de groupes permanents, institutionnalisés et reproducteurs ou de groupes cadrés par un dispositif temporaire de formation ou de psychothérapie, ni les premiers ni les seconds ne peuvent se constituer si les formations psychiques de la groupalité interne ne sont pas mobilisées chez les membres du groupe, et si elles ne sont pas *organisées* dans une forme et un fonctionnement relativement stables et structurés. Les premiers comme les seconds atteignent leur dimension pathologique, lorsque prédominent les relations d'appareillage isomorphiques, ou répétitives, ou réifiées.

La différence principale entre ces deux types de groupe tient à ceci : le groupe de formation et de psychothérapie s'instaure et fonctionne sur *l'écart* entre la *réalisation* du groupe comme institution pour ses *sujets*, et *l'analyse* du rapport d'appareillage psycho-groupal par chacun de ses sujets : cet écart s'éprouve et se joue ; il est à parler, à travers les tentatives de son abolition.

L'intérêt formatif et thérapeutique majeur du groupe réside précisément dans ce qu'il mobilise (et immobilise) des formations psychiques de structure et de fonctionnement différents ; et pour un même sujet dans sa singularité plurielle, et pour les autres sujets du groupe dans la construction de l'appareil psychique groupal, c'est-à-dire dans la constitution d'un appareil de liaison des écarts subjectifs.

Ainsi se précise une double question : qu'est-ce que le groupe (ou le groupement) pour un sujet névrotique pervers, borderline ou psychotique ? Qu'est-ce qui, de l'organisation névrotique, perverse, borderline ou psychotique est immobilisé et travaillé par le groupe (le groupement, l'appareillage psychique groupal), au point que telle organisation psychique devienne commune et partagée entre les membres de tel groupe ?

Sur les distinctions globales entre les fonctionnements psychotique, borderline, névrotique et pervers de l'existence groupale, quelques textes signalent la recherche, mais la plupart seraient à réévaluer dans le cadre

d'une problématique d'ensemble. De ce point de vue, la clinique psychanalytique du sujet groupal reste largement à entreprendre : la psychopathologie du fonctionnement groupal est à peine esquissée. Nous n'avancerons dans ces deux voies que lorsque seront suffisamment élaborées (acceptées pour être mises à l'épreuve) les hypothèses qui posent le groupe comme lieu psychique d'investissement, comme processus (d'étayage par exemple) et comme signification dans la structuration du sujet.

Lorsque, dans cette perspective, on tente de dégager différenciellement l'enjeu du groupe pour le sujet du groupe, on bute immédiatement sur ce constat : sur deux des grandes structures fondamentales, sur l'hystérie et les états-limite dans leur rapport au groupe, la littérature (clinique et théorique) est quasi muette (et ma restriction est de prudence). Il suffit toutefois d'en parler pour que l'évidence s'impose d'une certaine affinité entre elles et le mode d'existence groupale. Ce qui trouble n'est évidemment pas cette affinité, c'est ce silence. Pouvons-nous escompter, le rompant, quelques découvertes ? Cette affinité évidente est aussi méconnue : l'hystérie a été, dans la psychanalyse, espace de fondation (de l'invention de sa pratique, de son savoir et de son institution) et pierre d'achoppement du contre-transfert. La dimension du groupe et de l'existence groupale n'est étrangère ni à l'hystérie, ni à l'invention de la psychanalyse, ni à son fondateur, ni au contre-transfert, ni à l'institution psychanalytique. Il s'agit bien d'un « reste » à comprendre.

Il y a un certain paradoxe à associer hystérie et groupe. D'un côté, il suffisait en effet d'y penser ; ce n'est pas sans bonne raison que l'hystérie peut être dite collective, sans pour autant en banaliser l'emploi ni en méconnaître la composante maniaque, puisque, à propos des identifications hystériques (cf. Le rêve « de la bouchère »), Freud en rend responsable la communauté des fantasmes inconscients plutôt que la contagion. Mais, d'un autre côté, la spécificité que Freud reconnaît à l'hystérie et qui la distingue des autres psychonévroses objecte apparemment à son association avec le groupe. En effet, la complaisance somatique, pour complexe qu'en soit la notion, est mise en avant par Freud (*G.W.* ; V, 200-201 ; trad. fr. p. 29) pour caractériser ce qu'elle procure aux processus inconscients de l'hystérique : une issue vers le corporel.

C'est précisément cette issue qui semble faire question dans le groupe : qu'elle puisse se résoudre dans la métaphore du corps groupal, c'est-à-dire dans la représentation imaginaire d'un corps commun dont chaque membre est un élément partiel, en témoigne. Une telle construction métaphorique s'appuie sur une fantasmatique commune et sur les identifications incorporatives mutuelles. La métaphore du « corps groupal » définit ainsi une frontière, elle affirme une identité d'appartenance et la solidarité

*organique* commune de la réalité psychique des membres du groupe. Effet de discours auquel on peut reconnaître un trait hystérique, et qui sert l'occultation du désir sexué, l'enchaînement du refoulé singulier, et le déni de la castration. Effet de discours, et non de corps. Lorsque n'advient pas la métaphore du corps groupal — et pour cause, lorsque vient à sa place la mise en scène, Dora est alors le porte-corps du groupe hystérisé. L'hystérie de Dora est le symptôme par lequel s'appareille, sans le recours à la métaphore, le *groupe-Dora*.

Le groupe-Dora : c'est une lecture « groupaliste » de Dora que je propose ainsi. Dora porte-corps hystérisé d'un groupe appareillé dans les relations entre ses membres — et Freud en est un, c'est même un point d'ancrage de son contre-transfert. Dora qui, dans son hystérie, va chercher et trouve une issue à ses processus inconscients, *et* vers le corporel, ce qui advient dans la conversion, *et* vers la scène groupale, car les processus inconscients dont il s'agit sont ordonnés à des formations psychiques groupales : fantasmes (et notamment de scène primitive), identifications (multifaces), personnalité multiple, image du corps. C'est tout à la fois le *discours* de Dora dans ses groupes internes et le discours de Dora sujet de son groupe qui, par l'instauration de l'espace psychanalytique, vont se déployer de l'autre côté de la scène spectaculaire dans le transfert sur Freud, *dans* Freud.

Ce n'est donc pas seulement de deux côtés que le symptôme hystérique a besoin d'apport : du côté de la complaisance somatique et du côté psychique (*G.W.*, V, 201 ; trad. fr. p. 29). Un troisième apport est nécessaire du côté du groupe, espace dramaturgique de l'enjeu hystérique qui mobilise le contre-transfert (le « groupe interne hystérique ») de Freud. S'élargirait, dans cette perspective, la notion de complaisance ou de conversion (« translation de l'excitation purement psychique vers le corporel » *G.W.*, V, 213 ; trad. fr. p. 38). Les voies de la décharge sont doubles dès lors : vers l'issue somatique *et* vers le groupe. Il convient alors de supposer que les sources de l'excitation hystérogène sont corporelles *et* groupales, et qu'il revient au fantasme, précisément, de les mettre en scène dans l'espace psychique.

C'est ce que la clinique groupale<sup>2</sup> donne à penser : *l'hystérie ordinaire*, le noyau hystérique de tout un chacun, est électivement mobilisée par la situation groupale dans l'espace spectaculaire qu'elle engendre, espace de séduction et de domination, d'excitation et de refoulement. Si l'hystérie est dite collective, c'est que son noyau se prête à collecter, à identifier et à

2. J'appelle clinique groupale ce qui se forme et se manifeste dans le processus psychique singulier du fait de la situation groupale et du cadrage de cette situation par le dispositif et la présence psychanalytiques.

rassembler, c'est qu'il se constitue sur la division, la coupure, la rupture. Le groupe donne à voir dans la mesure où il soutient la demande de regarder. Espace à remplir par le symptôme, par le corps, par l'identification multiface, par les personnages bisexués du groupe interne, pour ne rien perdre.

L'affinité des symptômes hystériques avec les zones corporelles de l'articulation et de la « découpe » (L. Israël, 1980) est soulignée par de nombreux auteurs. Ce sont là des symptômes qui concernent la vie de relation. On peut dire que ce sont de tels symptômes qui sont convertis dans le groupe et dans l'espace groupal. Par ses symptômes (paralysies et anesthésies, extinction de certains sens, troubles de la phonation, cécité, surdité sélective, conversion de l'angoisse dans les localisations somatiques articulaires, cou, genou, hanche, ...), l'hystérique « marque le lieu du passage, la frontière, le lieu de la rupture, en déplaçant, comme dans le rêve, le symptôme, brouillant la piste... » (L. Israël, pp. 24-32).

L'espace groupal et, dans cet espace intersubjectif commun, chaque sujet en tant qu'il est « membre » du groupe, est l'espace de la corporéisation du groupe : frontières, passage, articulation, zones « corporelles » affectées à la relation sont lieux du symptôme qui se métaphorise dans « le plus grand corps », ou se métonymise dans le corps de tel « membre » : ainsi, la figure éminemment groupale du (de la) *Possédé (e)*.

Cette affinité entre l'hystérie et l'articulation du corps (des corps) s'homologise dans l'affinité entre l'hystérie et le groupe de plusieurs façons. Le fantasme de scène primitive organise ce triple rapport, définit la scène de l'excitation hystérique. La scène primitive est le fantasme nodal de l'hystérie, tout comme de l'appareillage groupal. Elle est l'appareillage groupal originaire du sujet dans le fantasme et le désir des parents. Elle est le *polytope*<sup>3</sup> identificatoire qui rend possible, dans l'entendre-voir, tous les jeux et les enjeux du placement et du déplacement, de l'inversion et de la permutation, du contenant et du contenu, de l'inclusion et de l'exclusion, du dedans-dehors : jeux familiaux, enjeux de jouissance et de souffrance dans le groupe et chez l'hystérique.

Que cette double affinité, et spécialement celle qui concerne le groupe et la scène groupale, ait été occultée surprend en fin de compte, dans une aventure anthropologique qui fonde sa quête de vérité sur le scandale de la sexualité et du désir. Comme si la question du groupe, dans ses articulations au désir et à la sexualité, apparaissait une fois de plus comme un certain refoulé de la psychanalyse.

Un tel refoulé, par nature, fait retour : dans la clinique, dans l'institu-

3. J'emprunte ce terme à une composition spatio-acoustique de Y. XENAKIS.

tion et dans la théorie psychanalytique ; dans l'hystérisation du groupe et du couple thérapeutique.

Pourtant, au moins trois des concepts proposés par Freud et utilisés par lui ou par les psychanalystes pour rendre compte de la clinique psychanalytique groupale sont tributaires de l'élaboration de la clinique de l'hystérie : identification, fantasme originaire, complexe d'Oedipe. Et il conviendrait encore d'y adjoindre la bisexualité. Mais tout se passe comme si cette question de la sexualité était, dans l'analyse groupale cette fois-ci, occultée<sup>4</sup>.

Il est encore une autre organisation psychique avec laquelle l'hystérie pour sa part, et le mode d'existence groupal pour le sien, ont quelques rapports d'affinité : la notion d'état-limite tente de « rendre compte » non seulement d'états ou d'organisations intermédiaires entre la névrose et la psychose ; elle insiste sur la question de la limite et de la frontière (du Soi, du corps) dans de tels états.

Etre en groupe requiert la capacité de mettre en jeu des zones symbiotiques communes, ce qui implique pour chacun une instabilité et une porosité relatives des frontières du Moi. Cette ouverture instable mobilise, par l'angoisse qu'elle peut susciter, des mécanismes de défense contre la perte des limites du Moi et de l'identité pour établir corrélativement les limites du Moi, celles du non-Moi (le groupe, les autres), sans compromettre ce qui, dans l'*identification*, exige précisément l'abolition partielle de ces limites.

Toutefois, la question de la limite chez l'hystérique est différente de celle de l'état-limite. Le premier a affaire à la section, à la coupure, qui suppose l'objet entier. L'état-limite est questionné par l'évanescence de l'identité, de la consistance du Soi. Il voyage dans les marges intermédiaires des objets partiels.

Ces affinités entre des organisations psychiques individuelles et groupales concernent au premier chef l'espace psychique et son externalisation, ou son étayage, dans l'espace intersubjectif. Que les polarités structurantes (regard-parole ; identité-identification ; dedans-dehors ; section-indifférenciation, par exemple) s'agencent dans ces organisations psychiques différenciées, ne doit pas masquer le débat central posé par ces deux modes d'existence du sujet : quelle issue les formations inconscientes trouvent-elles vers la *conversion* corporelle et/ou groupale ?

La perspective qui oriente cette étude est, finalement, que le mode d'existence groupale mobilise en chacun de nous l'hystérie *ordinaire*, le

4. Elle surgit dans le contre-transfert et dans l'inter-transfert, nécessairement, lorsque les psychanalystes travaillent en couple ou en groupe. J'en ai tenté le repérage et l'élaboration dans mes recherches (1976, 1982) sur l'analyse intertransférentielle.

*noyau* psychotique inhérent à l'organisation de la personnalité, l'état-limite *fondamental*, selon des configurations qui suivent le destin de l'appareillage psychique groupal.

Les quelques notes de recherche que je propose dans la présente étude s'inscrivent dans un travail plus large sur l'appareillage psychique entre les groupes internes considérés ici du point de vue de la relation d'objet, et les formations groupales intersubjectives.

Dans la première partie de ce travail, mon attention s'est portée sur ce que Freud écrit de l'analyse de Dora, et c'est principalement de Dora qu'il sera question lorsque je mettrai en perspective mon hypothèse sur *le rapport* entre la groupalité psychique de Dora et le groupe des familiers de Dora, dont Freud est un élément remarquable. C'est ce *rapport* que je tente d'analyser comme le « groupe-Dora ».

En me référant à la clinique groupale, j'essaierai ensuite de qualifier ce qui m'apparaît comme le mode d'existence groupale de l'hystérique, interrogeant tantôt les conditions proprement groupales qui l'interpellent (l'effet hystérogène du groupe), tantôt les formations plus générales de l'hystérie ordinaire qui constituent une des structures élémentaires du lien.

## II. Découvertes freudiennes princeps. La groupalité psychique de l'hystérique : le groupe-Dora

Ce que Freud invente dans l'hystérie, dans son rapport à l'hystérique, c'est d'abord la technique de la psychanalyse, c'est la psychanalyse à travers la mutation du regard à la parole. Dans le même mouvement, il découvre *l'identification*, et en elle l'enjeu du corps et de la pluralité des personnes psychiques ; le *symptôme* et sa double attache, psychique et somatique, sa double articulation au fantasme et à l'identification ; enfin le *transfert* dans l'après-coup du dénouement contre-transférentiel.

De telles découvertes sont tributaires, et de l'intuition freudienne pré-psychanalytique<sup>5</sup>, et de l'invention du cadre psychanalytique, et de ce qui, chez Freud, vient par là s'analyser de son hystérie. De telles découvertes ont au moins un point commun : il s'agit de formations psychiques, de structures et de processus dans lesquels fonctionne un mécanisme *de substitution* : un signe pour un autre, un objet pour un autre, un corps pour

5. Par exemple la définition que FREUD donne, dès 1897, de l'identification en l'articulant avec l'importance du fantasme chez l'hystérique : « pluralité des personnes psychiques : le fait de l'identification autorise peut-être un emploi littéral de cette expression » (manuscrit L, trad. fr. 1969, p. 176). Sur les identifications multiples, cf. mon travail (1982).



un autre, une personne pour une autre : Dora. Il s'agit plus précisément d'une substitution à travers laquelle se produit une *re-élaboration* (*Neubearbeitung*) créatrice.

Ce que Freud travaille dans l'invention de la psychanalyse et de son hystérique, c'est principalement le rapport qu'il met en place d'être parlé et analysé, du corps, du fantasme et de la parole. Mais ce qui travaille Freud, ici comme dans toute l'invention recommencée de la psychanalyse, c'est la question du groupe, du groupement, de la groupalité. Tous les concepts théoriques et techniques qu'il dégage et retravaille (identification, division du sujet, bisexualité, symptôme, fantasme, transfert) sont marqués par ce travail inconscient et préconscient, progressivement et partiellement explicité. Avec quelle assurance Freud entreprend-il de brosser le tableau de la « famille de notre malade » dès les premières pages de sa relation de l'analyse de Dora ! Comme si, pour faire pièce à l'objection qu'il se donne à lui-même que l'hérédité ne suffit pas à rendre compte de l'hystérie, il lui fallait inscrire le champ psychique dans celui de l'intersubjectivité de deux familles entrecroisées, et entrevues partiellement par Freud lui-même.

Cette sourde et puissante insistance sur le groupe vient comme arrière-fond encore non reconnu de lui, et comme contrepoint à la mutation princeps que Freud opère en déplaçant l'hystérique de l'espace du regard, auquel elle s'assujettit, au temps de sa parole.

## 1. — LA MUTATION DU REGARD À LA PAROLE.

Le groupe, Freud en avait fait l'expérience chez Charcot, c'est la régression du temps de la parole à l'espace du regard. Ce que Freud découvre en inventant l'espace psychanalytique, en le substituant à l'espace hystérique spectaculaire, c'est la parole et le langage de l'hystérique. R. Major (1973) a remarquablement analysé cette mutation. A la différence de Charcot, Freud place l'image acoustique en position prévalente : « L'innovation capitale, du point de vue technique, consista à soustraire le thérapeute du champ visuel de l'hystérique pour qu'elle se fît entendre et qu'elle ne trouvât plus chez le spectateur dans le réel le regard qui incarne son désir. Elle se voyait contrainte de retrouver dans sa propre parole sa division interne et dans le miroir son propre regard [...]. Dès lors l'hystérique, pour se faire entendre, devait transformer ses cris et ses convulsions en mots » (R. Major, 1973, p. 306). Ainsi l'affect pouvait être saisi par sa liaison à une représentation de mot, comme dans l'analyse de Dora, où il se présente « sous un signe inversé pour faire régner le sujet dans sa division » (*ibid.*). Alors que l'hystérique de Charcot trouvait

chez ce dernier et dans l'espace groupal spectaculaire une prédilection pour la représentation visuelle de la chose inconsciente, l'hystérique de Freud devra convertir vers l'espace psychique son regard vers les objets internes : le regard est dès lors endo-psychique, note Major (*ibid.*, p. 308-309), qui précise encore que Charcot demandait « des signes à toucher du doigt », à voir sur une surface, alors que Freud s'intéresse à une surface qui, telle la bande de Moebius, parcourt un espace recouvrant sans solution de continuité l'intérieur et l'extérieur.

Cette mutation technique est donc une mutation épistémologique. Au médian de cette balance, sur la ligne de rupture : l'articulation, dans l'espace groupal, du voir et de l'entendre. Dans cette mutation, Freud fait un sort au groupe : il le sort du cadre psychanalytique. Mais le groupe reviendra dans le processus et dans les marges du cadre (on songe ici à la notion de *parergon*, travaillée par Derrida). Déjà nous le voyons poindre, comme dimension de la réalité psychique cette fois-ci, dans la théorisation du fantasme.

## 2. — FANTASME, PARE-EXCITATION, TRAUMATISME.

A propos de l'hystérie, Freud écrit en mai 1897 (manuscrit L) que son but semble être de revenir aux scènes primitives. Les fantasmes y donnent accès : « Elaborés à l'aide de *choses entendues* qui ne sont utilisées qu'*après-coup*, ils combinent les incidents vécus, les récits de faits passés (concernant l'histoire des parents ou des aïeux) et les choses vues par le sujet lui-même » (trad. fr. 1969, p. 174-176). Par la mise en œuvre du cadre analytique, Freud reconnaît que le champ visuel constitue « l'espace le plus propice à leur mise en scène et à leur dramatisation, [mais il] saisira leur mode de constitution à partir des choses *entendues* [...]. La situation analytique, en privilégiant la mise à jour des fantasmes inconscients, en rendait caducs les effets, c'est-à-dire les symptômes hystériques et l'utilisation de ces fantasmes à des fins de domination » (Major, 1973, p. 310-311). Telle est une des conséquences de la mutation opérée par Freud. Ici encore, la réalité psychique du fantasme n'est saisie qu'en neutralisant ses effets de domination (de subjugation) dans l'intersubjectivité. La situation spécifiquement analytique retrouve les conditions de sa formation<sup>6</sup>. Elle rend possible sa reconstruction.

6. « Rassembler dans un repli narcissique (voir à l'intérieur de soi et s'entendre dire) les éléments constituant du langage qui représentent la pulsion et nouent avec l'objet une relation symbolique où la marque de l'inconscient se manifeste comme une absence dont les associations du psychanalyste retrouvent rigoureusement la trace » (R. MAJOR, 1973, 309 ; voir aussi R. MAJOR, 1971).

La mise au premier plan de l'activité fantasmatique permet à Freud de remanier la notion de traumatisme et, du coup, la fonction de la représentation dans la maîtrise de l'effraction excitatrice traumatisante. En la dégageant du modèle physique qui prévaut dans *l'Esquisse* et les *Etudes sur l'hystérie* et qui rend possible un repérage du traumatisme dans le visible, Freud la conçoit « comme la détresse du psychisme à maîtriser une quantité d'excitations par le moyen d'une création de liens associatifs entre les représentations » (R. Major., p. 310). Une scène ne prendra de valeur traumatique que dans l'après-coup, dans la réactivation fantasmatique.

### 3. — IDENTIFICATIONS ET SYMPTÔMES.

Les découvertes freudiennes, par l'hystérie, de l'espace psychanalytique, de la position du fantasme par rapport au traumatisme et à la séduction, de la valeur du symptôme dans sa double attache, du transfert et du contre-transfert, ont en commun d'être, selon les différents termes utilisés par Freud, soutenues (*stützen*), fondées (*begründen*) ou étayées (*anlehnen*) à partir d'une formation psychique fondamentale à laquelle Freud va donner un statut central dans le fonctionnement psychique : l'identification, dont le fait essentiel lui apparaît comme « la pluralité des personnes psychiques ». Le manuscrit L de 1897 qui comporte cette définition est associé à une lettre à Fliess, dans laquelle Freud fait état de l'importance des fantasmes de scène primitive dans l'hystérie.

On sait le lien établi très tôt par Freud entre l'identification, le rêve, le symptôme et l'hystérie. Aussi bien dans les lettres à Fliess contemporaines des *Etudes sur l'hystérie* que dans *L'interprétation des rêves*, il insiste : « L'identification est un facteur très important dans le mécanisme de l'hystérie. C'est grâce à ce moyen que les malades peuvent exprimer, par leurs manifestations morbides, les états intérieurs d'un grand nombre de personnes et non pas seulement les leurs : ils peuvent souffrir, en quelque sorte, pour une foule de gens et jouer à eux seuls tous les rôles d'un drame » (*Die Traumdeutung*, G.W. II-III, chap. V). Cette notation à propos du « rêve de la bouchère » nous précise que cette capacité identificatoire n'est pas tributaire de la faculté d'imiter (explication descriptive par la contagion mentale), mais d'une « appropriation liée à une étiologie identique » : l'identification est alors l'expression d'une communauté dans les fantasmes inconscients. Il y a là, d'emblée, une version *groupale* de l'identification, du fantasme et de l'hystérie : « On aimerait énoncer le processus de la manière suivante en disant : elle (la bouchère) se met à la place de son amie parce que celle-ci se met à sa place auprès de son mari,

parce qu'elle (l'amie) voudrait prendre dans l'estime de son mari la place de la patiente » (*Die Traumdeutung, ibid.*).

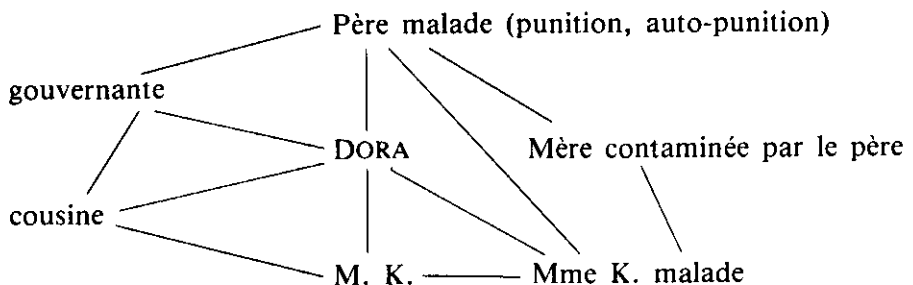
Effet de groupe, précisément. En ces termes sera analysé le jeu identificatoire de Dora à travers la constitution et les avatars du symptôme hystérique. Comme le fantasme, le symptôme est au service des réalisations du désir et des identifications multiples entre lesquelles se jouent — se jouant d'elle — les personnages de l'hystérique. Freud est familier avec ce raisonnement, il l'a tenu à propos de l'agoraphobie par exemple. Un tel symptôme masque et défend contre l'identification avec la prostituée.

De ce point de vue, l'analyse que Freud entreprend des symptômes de toux et d'enrouement chez Dora en tentant d'en rapprocher toutes les déterminations révélées dans la cure est exemplaire (*G.W.*, V, trad. fr. p. 61). Il note que la réelle irritation organique qui provoque la toux s'offre à la fixation du symptôme dans la mesure où cette région du corps (bouche, gorge) a gardé pour Dora la suçoteuse un rôle de zone érogène, et fournit ainsi un mode d'expression à la libido réveillée.

Ce réveil et cette fixation du symptôme bénéficient d'un « premier revêtement psychique », écrit Freud : l'imitation du père malade, par compassion pour lui, puis les auto-accusations à cause du catarrhe.

Le même groupe de symptômes est plus tard susceptible de représenter les relations avec M. K., de permettre le regret de son absence et le désir d'être pour lui une meilleure femme que la sienne propre ; mais que la libido de Dora se tourne de nouveau vers son père, le symptôme acquiert sa signification dernière et sert à exprimer, par l'identification avec Mme K., les rapports sexuels avec le père.

*Réseau identificatoire, par le symptôme, du groupe-Dora :*



Dora, par son symptôme, peut s'identifier à tous ces personnages et, partiellement, les identifier entre eux, passer de l'un à l'autre.

Freud précise (trad. fr., p. 43 et 59) que l'identification avec Mme K.

est tantôt la conséquence du renforcement de la libido dirigée vers le même sexe, en proportion de la répression de la libido dirigée vers l'autre sexe (son père), tantôt la conséquence de l'identification homosexuelle hystérique (Mme K., la gouvernante, la cousine) ; toutes sont d'ailleurs, comme la mère, en relation avec l'objet du désir du père. Freud met ainsi en évidence que les identifications de Dora sont non seulement des identifications aux personnes objets de son désir ou de sa culpabilité, mais encore des identifications à ce que ces personnes représentent de son propre sexe. La bisexualité soutient cette double polarité des identifications, organise les réseaux du groupe interne de Dora, assure le fondement sexuel du lien au semblable.

Pour revenir au symptôme, l'analyse qu'en fait Freud en montre la *triple*, et non pas seulement double attache : somatique, psychique et *groupe-pale*, la liaison entre ces trois ordres s'effectuant à travers les formations *intermédiaires* que sont le fantasme et les identifications.

#### 4. — IDENTIFICATIONS MULTIPLES ET FANTASMES DE L'HYSTÉRIQUE.

Dans son article de 1908, *Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité*, Freud revient sur la question du symptôme en ces termes : « Tout symptôme hystérique est l'expression, d'une part d'un fantasme sexuel inconscient masculin, d'autre part d'un fantasme sexuel inconscient féminin ». Le symptôme est une formation de compromis, comme le rêve associant désir et défense, organisant une polarité contradictoire, associant le multiple dans une formation originale.

Les identifications multiples de l'hystérique ont cette même finalité : maintenir présentes les différentes virtualités pulsionnelles masculines ou féminines (Brémont R., 1968 ; Hollande C., 1973).

Freud, dans les *Considérations générales sur l'attaque hystérique* (1909) reprendra après la *Traumdeutung* le parallèle entre le rêve et l'hystérie. Dans l'analyse du rêve, comme dans l'hystérie, dans l'analyse du rêve de l'injection à Irma par exemple, Freud découvre la similitude des mécanismes utilisés par le psychisme pour maintenir simultanément la réalisation du désir et son masque. Les identifications multiples utilisent de même toutes les ressources des mécanismes du travail du rêve et du travail du symptôme : condensation, diffraction<sup>7</sup>, déplacement ; substitution, inversion, interpolation.

7. J'ai proposé le concept de diffraction pour rendre compte dans le rêve et dans le groupe d'un processus primaire de dé-condensation, processus dont Freud décrit le principe en 1901 (*G.W.* II-III, 666) : une seule idée latente est représentée par plusieurs éléments. Cf. mon travail sur les identifications multiples, les personnes-conglomérat et le Moi groupal (1983).

La pluralité des personnes psychiques, fait essentiel de l'identification (1897), se précise dans les concepts d'identifications multiples (1908) et de personnes-conglomérat (*Misch und Sammelpersonnen*, 1900). Freud en travaille les dimensions dans l'analyse de ses patients hystériques, dans leurs rêves, leurs symptômes et leurs identifications : la « bouchère », Irma, Dora. Le fantasme est la scène interne qui soutient les polarités multiples de l'identification hystérique, en agence les places, objets de désir et objets d'identification, les interpole, les inverse, les diffracte, les lie les uns aux autres. La structure groupale du fantasme de scène originnaire en est le prototype, et il ne manque pas de se manifester dans son efficience, aussi bien dans le rêve « de la bouchère », scénario à trois personnages, que dans les symptômes de l'agoraphobie, les identifications de Dora. La structure du fantasme est telle qu'elle rend possible ce *passage* d'un personnage à l'autre, maintenant dans le champ du désir toutes les virtualités pulsionnelles, toutes les positions identificatoires possibles : le symptôme hystérique en exprime la tension.

##### 5. — LE TRANSFERT, LE CONTRE-TRANSFERT : DÉ-INTÉRIORISATION DANS FREUD DES GROUPES INTERNES.

Le transfert est la voie d'accès aux groupes internes de Dora.

Du transfert, Freud écrit dans *Dora* qu'il consiste non seulement à « remplacer une personne antérieurement connue par la personne du médecin », mais à remplacer la *relation* entre des personnes antérieurement connues par la relation au médecin. Freud précise qu'il peut s'agir de remplacer *successivement* ou *simultanément* plusieurs personnes (*G.W.*, V, 280 ; trad. fr. p. 87).

Ainsi, Freud ne « rappelle » pas seulement M. K. à Dora qui se venge du second comme du premier, mais encore son père, par qui elle se sentait trompée et abandonnée, tout comme par sa mère, sa cousine et Mme K. Et lorsque Freud s'interroge sur ce qui du transfert de Dora a été achoppement de la cure, il note, en 1905, que Dora passa *deux* heures devant la *Madone Sixtine* pour ne retenir de ce fait que ces deux heures coïncident avec le temps que Dora avait par avance fixé pour sa dernière séance. Ce n'est qu'après coup que Freud reconnaîtra dans la *Madone Sixtine* Mme K., à propos de laquelle Freud écrira, dans sa note de 1923, qu'elle fut l'occasion de son « erreur technique » dans la conduite de la cure de Dora : « J'omis de deviner à temps et de communiquer à la malade que son amour homosexuel (gynécophile) pour Mme K. était sa tendance psychique inconsciente la plus forte » (trad. fr. p. 90, *G.W.*, V, p. 284).

Il y a dans cette explication la prise en considération, mais non

l'analyse du contre-transfert. Freud n'a pu admettre ce transfert homosexuel de Dora sur sa propre partie féminine ; voilà une première hypothèse. Il en est une autre qui porterait, dans le rêve, sur le signifiant *Sixtine*, si nous disposions des associations de Dora et de Freud à propos de ce qualificatif. Ce qui est remarquable, c'est précisément que nous n'en disposions point, alors que le chiffre de ce qualificatif n'est pas indifférent au nombre de protagonistes entre lesquels circulent désir, défense, symptôme et transfert : six personnages au moins, ceux du groupe-Dora (M. K., Mme K., le père de Dora, sa mère, Freud, Dora elle-même). Dans le transfert, Freud lui-même les contient tous, ou les représente tous, pour Dora. Dans le contre-transfert, il s'assigne à se placer successivement ou simultanément là où Dora l'attend, pour masquer son désir. Ce qui organise la relation d'objet de Dora, c'est l'Autre de cette relation : c'est le désir pour la femme (gynécophile), et d'abord pour sa mère à laquelle elle s'identifie secrètement. L'externalisation, voire la projection de cette relation d'objet dans le groupe externe vient tout à la fois la figurer, l'accomplir et en masquer l'Autre : là se prend peut-être le contre-transfert de Freud.

A ce point aveugle, le transfert de Dora sur Freud est le transfert du groupe-Dora *dans* Freud. A cette identification projective correspond, comme élément aveugle, la contre-identification projective de Freud dans Dora, tantôt à la place d'un de ses personnages (son père, M. K. : Freud fume beaucoup pendant les séances), tantôt refusant cette place (celle des femmes).

Le (contre-)transfert hystérique est l'espace endopsychique des personnages internes dé-intériorisés sur-, ou dans l'analyste. Ce que propose Dora à Freud, c'est le transfert de son groupe interne dans le sien propre. Ce que Freud va proposer à Dora, c'est la parole comme signe, sens et moyen de la séparation d'avec ce groupe : c'est *l'analyse* par la libre association verbale. Celle-là dissout l'association symptomale, fantasmatique, identificatoire du groupe interne.

Ce que Dora propose à Freud, c'est ce que l'hystérique propose toujours à l'analyste : « Les différentes places auxquelles se sont mis ou auxquelles elle a placé les personnages de son entourage. Et elle adopte un discours différent, selon le personnage auquel elle croit pouvoir faire correspondre l'analyste. Ce n'est que lorsque les différentes possibilités sont épuisées qu'apparaît celle qui se cachait derrière ce discours, c'est-à-dire le véritable sujet de l'hystérique » écrit L. Israël (*op. cit.* p. 51).

Tous ces personnages qu'elle joue, comme si elle n'était pas sûre elle-même d'en être un, ce sont des places où elle est et où elle n'est pas. Ce sont des places de l'Autre qu'elle propose à l'analyste. Ce paraître est un pare-être : ne perdre aucun des personnages reliés entre eux par une face

commune (*vielseitige Persönlichkeit* : personnalité multiface). C'est maquiller par la diffraction du groupe interne, sa place et son sexe de femme.

## 6. — LE GROUPE-DORA.

Saisie dans la dimension de sa groupalité psychique, qui est celle de ses symptômes, de sa fantasmagie et de ses identifications<sup>8</sup>, qui est celle de son transfert spécifique dans Freud, l'hystérie de Dora ne peut être isolée du groupe externe (familial, para-familial, Freud y étant associé) auquel elle s'assujettit. L'hystérie de Dora ne peut se constituer et se manifester sans l'hystérie des autres partenaires nécessaires au groupe-Dora.

C'est de cet appareillage psychique groupal que je voudrais maintenant parler.

Il est remarquable que Freud ait eu l'intuition de cette groupalité psychique à propos de Dora. Certes, il s'explique longuement sur le groupe externe, sur « la famille de notre malade » (trad. fr. p. 10 ; *G.W.*, V, p. 176 ; *Der Familienkreis der 18 jährigen Patientin...* : le cercle de famille de la patiente âgée de 18 ans...). En fait, Freud décrit les deux familles qui vont se trouver réunies par l'amour, mêlées dans le symptôme et groupées par le jeu croisé des désirs et des fantasmes. Deux familles, celle immédiate de Dora et celle des K., auxquelles s'adjoignent encore la gouvernante, la tante, la cousine et Freud lui-même, car il va se trouver en relation non seulement avec Dora, mais avec le père de Dora, avec sa tante et avec son oncle paternel.

Décrivant ces personnages proches de Dora, Freud s'en justifie : « Par la nature des choses qui forment le matériel de la psychanalyse, nous devons prêter dans nos observations autant d'attention aux conditions purement humaines et sociales où se trouvent les malades qu'aux données somatiques et aux symptômes morbides. Nous nous intéresserons avant tout aux rapports de famille de la malade et cela, comme nous l'allons voir, pour d'autres considérations encore que le seul examen de l'hérédité » (*G.W.*, V, p. 176).

Quelles considérations ? Freud ne le précisera pas, sauf à mettre en évidence le jeu psychique dans le « cercle de famille », autour de Dora, du symptôme de Dora, du corps de Dora, du désir de et pour Dora. Tous mobilisés par l'hystérie ordinaire et sa *triple* attache : psychique, somatique, groupale.

8. La « pluralité des personnes psychiques » est cette groupalité interne des identifications soutenues par le fantasme et le symptôme hystériques.



Le groupe-Dora c'est alors l'appareillage, dans l'espace des rapports de familles, des groupes internes de chacun, autour du groupe interne (fantasme, identification, symptôme) de Dora, au service de la réalisation des désirs et des défenses de chacun des protagonistes, Freud compris. Cet espace inter-subjectif est structuré par l'assujettissement de Dora (son corps, ses identifications, sa fantasmagorie, ses relations d'objets) au groupe dont elle est l'emblème.

Le corps de Dora ? il est le porte-corps des corps malades de la famille<sup>9</sup> :

- corps malade du père : tuberculose (Dora a 6 ans), décollement de la rétine (elle a 10 ans), syphilis avec accès de confusion mentale, manifestations paralytiques, troubles psychiques hystériques (Dora a 12 ans) ;
- corps de la sœur aînée du père, comme celui-ci connue de Freud : elle meurt de cachexie, après une vie conjugale malheureuse, aggravée par la psychonévrose que Freud diagnostique. Elle est le modèle avoué de Dora ;
- corps hypocondriaque du frère aîné du père, entrevu par Freud ;
- corps méticuleux de la mère (*Putzfrau*) à laquelle Dora s'identifiera physiquement à la fin de sa vie, jusqu'à en mourir.

Dans tous ses rapports avec le quatuor fondamental, Dora met en jeu son corps et en réprime les sensations, en refoule les représentations de désir, l'instrumentalise directement dans ses jeux identificatoires. Par sa maladie, s'identifiant à Mme K., elle fait peur à son père et en suscite l'attention, le dérivant de celle qu'il porte à Mme K.

Cette mise en jeu du corps dans le quatuor, entre les couples, les lie et les groupe, appareillés par le symptôme, le fantasme et les identifications hystériques.

Dès lors, l'analyse de Dora est l'analyse qui se donnera comme projet de délier les rapports d'appareillage entre les groupes internes des protagonistes et le groupe qu'ils forment pour maintenir, par cette communauté inconsciente, la jouissance et la souffrance du symptôme qu'ils s'adressent mutuellement, tantôt simultanément, tantôt successivement.

### III. L'hystérique dans le groupe

Il y a comme une redondance à envisager l'hystérique dans le groupe. Le dispositif groupal est source d'excitation hystérogène, et c'est dans le groupe que l'hystérique trouve son espace de manifestation.

9. Et probablement, du côté des K. : peu après l'interruption de sa cure, l'enfant des K., celui qui était le plus chétif, note Freud, meurt. Six mois après, M. K. est renversé par une voiture sous les yeux de Dora.

## 1. — DISPOSITIF DE GROUPE ET EXCITATION HYSTÉROGÈNE.

Ce qui est excité dans le groupe, c'est l'hystérie ordinaire : le noyau hystérique, une des structures élémentaires du lien. Le noyau hystérique assume une des bases du lien à partir de l'excitation critique et des défenses mises en œuvre dans le rapport avec une autre source psychique. Précisons la prévalence, dans ce rapport, de la stimulation visuelle frontale, face à face. Les phénomènes de paralysie et de sidération primitive sont les manifestations critiques de l'échec des mesures pare-excitatrices de défense. Nous aurions ainsi le niveau de base de l'effraction traumatique dans l'échec de la protection narcissique primaire, effraction réélaborée par et dans le fantasme et la mise en scène qu'il suppose et soutient.

Dans le groupe, *face à face*, l'excitation hystéro-gène est stimulée par la pluralité du voir et du regarder. Le jeu du montrer/cacher est soutenu, et par la pulsion scopique (dans sa bivalence active et passive), et par l'espace spectaculaire-spéculaire du groupe<sup>10</sup>.

C'est précisément ce jeu prépsychodramatique séducteur que Charcot propose à son groupe hystérique, et l'espace psychanalytique que nous lui opposons n'est pas toujours garanti contre notre propre pouvoir d'y mettre en scène et en vue, pour la jouissance groupale de tout un chacun, la blessure du désir.

L'excitation hystéro-gène de la situation groupale tient enfin à ce que ce groupe est l'espace pré-disposé d'externalisation de la fantasmagorie originaire dont je rappelle la structure groupale, et par excellence le fantasme de la scène originaire : question de l'origine et de sa présence, dans un voir-entendre surexcité (sur-sidérant) par l'alternative de l'inclusion-exclusion, par le jeu des identifications permanentes et multifaces aux différents protagonistes. Cette excitation groupale hystéro-gène est mobilisée dans tous les groupes, et nous devons nous demander ce qu'il advient lorsque, dans les groupes de formation ou de thérapie, les groupes sont conduits par un couple et non par une personne seule, et lorsque ce couple est hétéro- ou homosexué.

## 2. — LA CULTURE HYSTÉRIQUE DANS LES GROUPEMENTS DE PSYCHISTES GROUPEUX.

C'est probablement sur ce que l'on pourrait appeler la culture hystérique que se fondent les groupements de psychistes qui proposent le groupe

10. Cf. mon étude sur le dispositif groupal (1972), in : ANZIEU D., et coll., *Le travail psychanalytique dans les groupes*. tome 1, Paris, Dunod, 1972.

comme dispositif de travail psychique. Un modèle hystérique du groupe y prédomine, qu'il s'y manifeste directement ou s'en trouve réactionnellement infléchi vers les défenses obsessionnelles. Dans un groupe de psychanalystes, cette culture du groupe, culture de l'origine de la psychanalyse, s'infléchit d'une ambivalence qui n'est pas sans lien avec celle de Freud lui-même à l'égard du groupe<sup>11</sup>.

Du Ceffrap, D. Anzieu a donné sa version historique. Son « Oedipe supposé conquérir le groupe » est un Oedipe hystérique qui va trouver, dans la scène du séminaire annuel, l'espace spectaculaire de la mise en crise des symptômes partagés et fondateurs du groupe. Identifications multiples à travers le symptôme et la communauté des fantasmes. La scène du groupe large : exhibition, affrontement du taureau, menace de la coupure. La crise du milieu du séminaire s'était même jadis en quelque sorte « programmée » un certain jour de la semaine : crise hystérique, mise en scène de la prophétie héroïque de Freud à propos de la conquête de la psychanalyse : « celui qui réveille, comme je le fais, les pires démons incomplètement domptés au fond de l'âme humaine afin de les combattre, doit se tenir prêt à n'être pas épargné dans cette lutte » (Dora, *trad. fr.*, p. 82).

### 3. — HYSTÉRIE, COUPLE, GROUPE.

Le cas clinique que je voudrais maintenant proposer s'inscrit dans le cadre d'un séminaire de formation personnelle par le moyen du groupe, selon un dispositif de travail psychanalytique. Je centrerai ma présentation sur la figure du lien hystérique que constitueront, dans l'un de ces groupes, deux participants, Carlo et Olga : figure du lien et des relations d'objets hystériques qu'ils représenteront, et pour chacun d'entre eux notamment au moment où ils formeront un couplage, et pour le groupe, et pour le couple psychanalytique que nous constituons pour ce travail ma collègue Claire et moi, et pour l'ensemble du séminaire : jeux d'identifications croisés en miroir, dans lesquels, un temps, se sera pris l'ensemble des participants et des moniteurs.

« Nous allons être gênés par toutes ces baies vitrées. On va se donner en spectacle dedans et dehors : il y a des gens qui risquent de passer pour voir ». Telles sont les premières paroles de Carlo, dès que les règles de fonctionnement du psychodrame sont énoncées. Et il propose aussitôt un thème de psychodrame à partir de l'arrivée à la gare qui dessert la petite ville de Y. où se tient le séminaire. En fait, le lieu du séminaire est situé à

11. Cf. l'étude que je propose sur Freud et la question du groupe (1983 b).

quelques kilomètres de Y., et pour s'y rendre, prendre un taxi est nécessaire. Or, exceptionnellement, ce jour-là, celui du début du séminaire, il n'y a pas de taxi à la gare de Y. ; les participants s'en aperçoivent après un temps d'attente, s'inquiètent, s'impatientent, s'irritent. Carlo dit qu'il voyait tout le monde s'agiter, et que quelqu'un lui a proposé d'aller téléphoner à une autre station de taxi. La personne qui lui a fait cette proposition est précisément Olga, mais Carlo ici ne s'en est pas souvenu. Il dit : « Ah c'est toi, tu m'avais remarqué ! ». Le téléphone étant en dérangement, ils se rendent dans un hôtel, espérant téléphoner. A la réception de l'hôtel, une femme « atrocement polie », dit Carlo, propose de téléphoner à une certaine société Madeleine qui pourrait assurer le transport. Il apparaît, dans un quiproquo macabre, que ladite société est une entreprise de pompes funèbres qui propose d'assurer la navette en mini-car. Sur ces entrefaites, nous avons été avertis de l'absence de taxi et avons assuré le transport de la gare au lieu du séminaire.

Carlo propose de jouer cette scène où la femme de la réception reçoit la petite délégation et leur propose de téléphoner à l'entreprise Madeleine. Carlo commente ainsi la scène proposée : « Je voudrais jouer le rôle de cette femme, elle était vraiment extraordinaire, elle terminait toujours ses phrases par oui Monsieur, non Monsieur, à votre service Monsieur... Qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme, elle dit Monsieur... Je veux jouer cette femme qui dit Monsieur ».

Dans le jeu, proche du récit du thème projeté, Carlo joue avec près de la moitié des participant(e)s, qu'il a recruté(e)s en les sollicitant très directement pour « son » jeu. Il jouera, en accentuant le trait la-femme-qui-dit-Monsieur et, à certains moments, retrouvera des intonations de sa langue maternelle.

Après le jeu, les échanges portent sur l'incurie du Ceffrap et sur la peur des participants de n'être pas suffisamment accueillis, en rapport avec le prix de la formation. Et puis, il y a eu ce risque grotesque d'arriver ici dans un corbillard de l'entreprise Madeleine : un nom de femme, relève Carlo, qui insiste alors pour que chacun se présente personnellement.

Puis il est question de la réceptionniste et de ce qu'elle avait derrière la tête en proposant de téléphoner à l'entreprise Madeleine, et des moments d'angoisse quand il fut établi que les taxis, manifestement, ne viendraient pas. « La voie n'est pas sûre », dit une femme, « et les limites sont incertaines », dit Carlo.

Que les limites soient incertaines avait préoccupé, la veille du séminaire et le matin même, les moniteurs : les trois hommes avaient balisé de pancartes, fléchages et annonces, et avec un soin particulier, trop intense, les chemins qui menaient du lieu des séances au lieu de l'hôtellerie, l'un de l'autre distants d'un bon kilomètre, accessibles par un réseau de chemins

dont il fallait rendre l'utilisation certaine, au risque de se perdre. Les trois femmes avaient, pendant ce temps, veillé à la bonne organisation de l'hôtellerie.

Ce rappel par Carlo des limites me fait associer sur sa remarque initiale au sujet de l'espace spectaculaire constitué par la salle ouverte sur l'extérieur, et sur ce travail de notre équipe, pour limiter, cadrer, contenir. Travail battu en brèche par l'incident des taxis, l'imprévisible brèche.

A la fin de la séance, Olga dit à Carlo : « C'est fou ce que tu m'as touchée par ton accent. Tu es italien ? ». Carlo précise qu'il préfère ne rien dire de cela. Olga dit qu'elle est d'origine allemande, mais qu'elle ne sait plus que quelques mots de sa langue maternelle. Carlo dit qu'il a voulu oublier l'italien. Juste avant que la séance ne s'arrête, il constatera que certaines femmes sont demeurées muettes.

Cette constatation va prendre une allure plus rageuse et violente au cours des séances suivantes. Carlo n'aura de cesse que toutes les femmes parlent, s'ouvrent, se dévoilent, comme lui le fait. Dans cette exigence angoissée, Olga le soutiendra. Encouragé dans sa demande, Carlo ira jusqu'au harcèlement, dénoncé par d'autres femmes qui ne supporteront pas son envahissement et son besoin de s'assurer que le danger ne viendra pas de la femme (ce qui pourra se repérer dans un mouvement transférentiel sur Claire, et être interprété). Mais Carlo ira jusqu'à la crise de larmes, la crise de rage, la menace de suicide si des femmes continuent à demeurer silencieuses.

L'espace spectaculaire, visible, est l'espace qui appelle le regard sur le corps, sur les personnages que le corps exhibe et cache : « la-femme-qui-dit-Monsieur ». Pour que cet espace spectaculaire fonctionne comme espace de la jouissance, il est nécessaire que dans le groupe soient recrutés des spectateurs, des spectatrices ; mais des spectatrices qui, à leur tour, en se livrant dans le jeu ou par la parole, deviennent objets d'une redoutable et enviable captation. Captation, castration, là est l'enjeu pour Carlo dans ce qu'il laisse *voir*, dans ce qu'il veut mettre en scène, tout en le redoutant.

Qu'Olga l'ait remarqué dès la gare, et que dans la séance elle lui dise qu'il l'a touchée (séduite) par son accent étranger, elle, l'étrangère, ce rapprochement tout à la fois soutient le narcissisme de Carlo, et il l'inquiète : pour lui une Olga peut cacher une Madeleine. Il faut donc séduire.

A la fin de la première journée, une bonne partie de nos échanges portent sur Carlo, sur sa capacité de mobiliser le groupe, sur son secret, son jeu psychodramatique, la séduction qu'il exerce sur les femmes et sur les hommes.

Il aura ainsi réussi à nous mobiliser sur une de nos raisons d'être ensemble, en couple et en équipe, en mettant en scène séduction, bisexua-

lité et lien amoureux. Je réagis à cette mobilisation par un bref mouvement dépressif, ce qui est encore, par un certain côté, une identification à la dépressivité de Carlo. Je sens chez lui la faille à combler par la mise en jeu du corps dans l'espace spectaculaire : espace à remplir, sidérer, activer, à la limite de l'agitation maniaque. Quel objet perdu, quel impossible lien durable dans ce lieu perdu, auquel nous avons dû nous-mêmes donner limite et contenance : projection dans l'espace du séminaire de la nécessité de retrouver, en nous et entre nous, bornes, butées, cadre ?

Quand Olga et Carlo se séduisent mutuellement (il avait, sans qu'il l'ait su, une admiratrice dès l'arrivée, il la retrouve, l'émeut : elle aussi est comme lui, d'origine étrangère, avec cette langue à moitié perdue, nostalgique et douloureuse), ils jouent leur propre jeu, mais ils le jouent dans un espace psychique qui est aussi celui du groupe et qui est le nôtre, à Claire et à moi : ce qui se séduit mutuellement, en couple et en groupe, est bien une de nos raisons d'être ensemble dans l'excitation du désir et du lien sexuel ; la veille encore nous en avions parlé, sans bien savoir.

Ce que Carlo et Olga projettent dans l'espace groupal convie chacun d'eux dans l'espace spectaculaire d'identification : l'un et l'autre sont d'ailleurs (ils se veulent et se maintiennent tels) sur la frontière de la culture, de la langue ; ils sont l'un et l'autre dans un rapport spéculaire et s'affirment, d'autant plus, fort différents (« être un vrai homme, être une vraie femme »).

A la seconde séance, Carlo, soutenu par Olga, propose un thème de psychodrame : une famille où les parents ne parlent pas la même langue mais s'entendraient cependant, peut-être. La mère (Olga) d'abord seule avec ses deux filles, leur reproche (en allemand) de jouer au lieu de faire leurs devoirs. Le père (Carlo) viendra plus tard et, en dialecte vénitien, parlera avec la mère et ses deux filles.

Olga s'engage dans un jeu très violent (verbalement) avec ses deux filles, qui maintiennent entre elles une solidarité tantôt silencieuse, tantôt parlante ; elles sont assez interloquées cependant par l'emportement de cette « mère étrangère ». Le père arrive assez tard, fatigué, et s'adresse lui aussi très violemment à la mère : « Qu'a-t-elle à gueuler comme ça, elle hurle comme une sauvage, on ne parle pas ainsi aux enfants ! ». Il va alors soutenir ses filles et les consoler en leur faisant des compliments sur leurs robes (ce que Carlo dit en dialecte, est-ce ce que personne ici ne devrait comprendre ?). Puis il retourne le sens des relations, soutenant la mère, réprimandant les filles alors défendues par la mère qui crie d'autant plus fort. Les parents finissent par une scène violente, tandis que les filles finissent par opposer, en allemand d'abord et en italien ensuite, un double « non » aux injonctions parentales de réconciliation générale.

La scène a sidéré : la violence des échanges, les langues étrangères, la

spectacularisation du jeu paralysent pendant quelque temps les commentaires. J'ai été, comme Claire, attentif à l'intensité des échanges entre Carlo et Olga, à leur jouissance réciproquement entretenue durant cette « scène ». Carlo a joui de sa femme, de ses filles, de son jeu pour nous : jeu de maître, de père, de mari, et d'enfant lorsqu'il vient dans la chambre des filles partager leurs jeux.

Sa quête se poursuit d'une scène (la bisexualité) à l'autre (une scène originale avec identifications multiples aux protagonistes), où la différence des langues tient lieu de différence des sexes et où s'affirme qu'il y a et qu'il n'y a pas de rapports sexuels.

Que les silencieuses parlent ! De nouveau Carlo l'exigera après ce jeu. Parler, c'est dire son sexe : exigence acharnée et redoutée, comme épreuve. Tout à l'opposé de cette exigence différenciatrice, ce que *montre* Carlo : en petit groupe, puis en groupe large, tout le séminaire réuni, il ne cessera d'exiger, trépignant, menaçant, d'avoir affaire à de vraies femmes et à de vrais hommes.

Suis-je assez un homme pour ces femmes, et femme pour ces hommes, et comment Claire et René sont-ils l'un pour l'autre homme et femme ? Question de Carlo à laquelle fait écho celle d'Olga, et que l'un et l'autre supposent être de celles qui nous intéressent et qui nous travaillent dans nos propres jeux de séduction, jeu de couple, jeu de groupe.

Séduire *et* la femme *et* l'homme : se séduire dans son propre être bisexuel. C'est le jeu de notre héros (et nous l'y maintenons tant qu'il est aussi pour nous notre héraut, ou plus précisément notre porte-hystérie).

Jeu de Don Juan : tenter de satisfaire le désir supposé de la mère, et la détruire. Ce terrain-là est dangereux pour son identité. La mère s'est remariée : ce remariage relance son désir, ce beau-père n'est pas son père. Séduire et se venger de la mère, s'assurer dans sa multiple conquête qu'il peut l'oublier. Olga, l'autre étrangère, lui fournit l'occasion de la séduire dans un équivalent de coït (la scène conjugale avec enfants sidérés), crise hystérique sur appui groupal et séduction mutuelle, occasion de parler la langue maternelle perdue, rejetée, retrouvée.

Carlo n'est pas Don Juan. Carlo avoue sa peur, il la remobilise pour séduire. Il a peur de susciter l'amour, et il ne désire que le susciter. La peur de Carlo est de décevoir, de déchoir de sa position d'enfant merveilleux. La nostalgie l'habite, car il a eu à perdre, à la différence de Don Juan qui ne perd vraiment jamais mais qui, au contraire, évite d'avoir à connaître la perte en abandonnant l'objet sans regrets, ni remords. C'est pourquoi, dans le groupe, Carlo rejoue l'exclusion, le rejet : ne rien perdre, être tout : le père, l'enfant, la mère, la « femme-qui-dit-Monsieur », l'amant, le mari, le groupe. Tout cela et le contraire : et la différence affirmée (« que les hommes soient des hommes et les femmes des fem-

mes ! ») et les permutations, le possible, successivement. Il viendra à une séance parlant plusieurs langues et un « Assimil » dans la main, en apprenant encore une nouvelle. Ce polyglottisme est une émergence de ses identifications (hystériques) multiples, multifaces.

Dans le transfert, Carlo et Olga sont pour le groupe la mise en scène de cette question : « Et eux, quel couple font-ils ? Quel est leur désir l'un pour l'autre ? Est-ce là un *vrai* couple ou font-ils semblant ? ». Question du « *proton pseudon* », du mensonge premier, celui du couple pour l'hystérique : « Claire et René s'entendent si bien » disent, après Carlo, les participants. Question qui fait écho à notre propre interrogation sur ce qu'est le couple des moniteurs dans cette équipe qui s'est cooptée : par rapport à la conduite et au cadre de la cure, comment se joue en groupe la séduction ?

Cette question de la séduction est centrale dans la pratique groupale ; dans le psychodrame particulièrement, elle ouvre ou elle ferme l'espace du jeu et du travail psychanalytique. La mutation freudienne éclaire l'articulation entre la séduction de l'hystérique et le pouvoir qu'il (elle) exerce sur l'autre. R. Major l'a formulé ainsi : « L'hystérique de Charcot traduit symboliquement dans son corps le désir du maître (et en donne la représentation visuelle) pour démontrer le pouvoir dont elle s'empare, alors que « l'hystérique » de Freud traduit en mots l'affect lié aux fantasmes qui évoquent chez l'analyste la scène visuelle inconsciente en guise d'interprétation » (*ibid.*, p. 311).

Voilà bien une « difficulté » dans la psychanalyse, ou plutôt, dans les pratiques groupales qui s'en réclament : être co-psychanalyste, en groupe, c'est-à-dire dans des rapports croisés *manifestement* visibles aux yeux des participants, c'est donner à voir quoi ? C'est mettre en scène, dans l'espace spectaculaire du groupe, quels corps, quels fantasmes, quelle excitation, quelles relations d'objets ? En cela, le couple Carlo-Olga mobilisait dans l'intertransfert notre relation de co-analystes et, dans sa dimension sexuelle, objectale et narcissique, nous questionnait : que sont deux analystes l'un pour l'autre par rapport à cet Autre qu'est l'autre dans cette relation de groupe ? Nous étions ainsi « convoqués » là où ce couple dans le transfert nous plaçait, mais aussi au lieu de notre désir et de notre fantasme d'être en couple et en groupe, là où se jouent pour chacun d'entre nous la question et les scènes qui la représentent et la masquent : « Sont-ils quelque chose l'un pour l'autre ? et alors y trouverai-je ma place ? ». Question de Dora.

L'équipe des moniteurs, au moment des pauses, va par deux ; couples stables ou, comme ils disent, échangistes, et l'échange peut être homo- ou hétérosexué. L'équipe va par trois ou quatre, que font les autres ? Figures



de la combinatoire amoureuse : de la Sainte-Famille au groupe sadien, du couple fouriériste aux fantaisies de partouze.

Séduction, sidération : la beauté des femmes et des hommes suscite les commentaires du désir éveillé, et à celle de Carlo, non sans ambivalence, les hommes ne sont pas insensibles<sup>12</sup>. Cette façon de mobiliser l'attention exaspère, séduit, interroge. Tant que dureront la fascination et l'envahissement, Carlo n'aura de cesse d'envahir et de harceler, travaillant à trouver sa limite (et son maître) au risque de son rejet.

Les crises de colère et de rage, les crises de rire, les envies de meurtre, chez Carlo, mobilisent le noyau de l'hystérie ordinaire chez les autres participants : excitation et pare-excitation, jusqu'à la paralysie. Ainsi, répétitivement, le forçage du silence des « muettes », les colères qui projettent Carlo « hors de soi », les malaises physiques (céphalées, maux de gorge, douleurs au genou et à la cheville, mal aux reins : que le corps parle !...). La position de Carlo dans l'espace groupal est remarquable : à la quasi-totalité des séances, il est assis près de la porte, à la frontière, à la limite, au lieu du passage, là où, comme il le dit, il peut se dérober (il entendra la polysémie de ce verbe). Sur la limite, il peut toujours être d'ailleurs ; c'est aussi le sens que prendra pour lui la quête des langues.

Cette nécessité de constituer un espace, un discours, voire une langue, pour tous ses personnages internes, c'est aussi la nécessité de trouver une limite et un contenant, et d'en mettre à l'épreuve la consistance et la permanence. Mais c'est aussi attirer l'attention, encore et encore. En interpellant, en provoquant, en liant spéculairement (« je ressens ce que tu sens, j'allais le dire, je le pensais en même temps que toi »). Attirer la dépendance, lier. S'asseoir près de la porte prend alors une autre signification (Carlo ne les épuisera pas toutes, l'hystérique n'en finit pas d'éplucher les peaux de l'oignon) : celle de marquer, au contraire, dans l'articulation la coupure, dans la liaison la limite du Moi et du groupe.

#### 4. — CONTRE-TRANSFERT, INTERTRANSFERT.

Plus qu'ailleurs, parce que le groupe est un lieu et un lien hystérogènes, l'hystérique ouvre une brèche dans nos noyaux hystériques et s'y étaie.

Du point de vue de la préhistoire contre-transférentielle de ce groupe, de nombreux éléments de la veille (veille peut ici être entendu dans son rapport au rêve) se révéleront avoir été prédisposés par nous pour contenir (ou seulement soutenir et recevoir) le transfert des participants.

12. « Cette beauté impliquée exige qu'à côté du donner à voir, il existe une demande à regarder », écrit L. ISRAËL (*op. cit.*, p. 53).

La veille du séminaire nous parlions de la mort, de la mauvaise mère, de nos peurs de se perdre, de nos retrouvailles, et nous nous employions à tracer des limites, à marquer des frontières : de peur de perdre quoi, qui, se perdre, transgresser ?

La veille et l'avant-veille (les mois précédant le séminaire), nos questions étaient déjà celles de l'identité de nos couples, des fantasmes bisexués, de l'appareillage de nos identifications hystériques, de l'illusion proprement *groupeale*.

Dans le groupe, entre nous, dans l'équipe, nous avons été saisis par l'hystérique mettant en scène et déjouant la question de notre désir. Nous avons été saisis dans notre hystérie et dans nos identifications multifactes, dans notre désir d'être en groupe.

Notre travail sera d'analyser ces mobilisations hystériques, en chacun de soi, dans notre couple et dans notre équipe. Le dégagement consécutif permettra de rétablir fermement le temps de la parole et la scène de la représentation psychodramatique, lorsque les voies de la spectacularisation et de l'agir corporel seront de nouveau choisies pour tenter de *réaliser* le désir inconscient, par la voie du symptôme, ou celle de l'identification par le symptôme, ou de la conversion groupeale du symptôme.

A ce point de l'analyse, le contre-transfert, dans ce qu'il aurait de spécifiquement groupeal, apparaît comme le transfert de nos groupes internes dans l'espace psychique de l'autre : du co-moniteur, du groupe, de l'équipe ; le transfert hystérisé d'Olga, de Carlo et des autres, est transfert de leurs groupes internes *dans* les nôtres. L'analyse inter-transférentielle est le travail de ce dénouement des groupes internes que lie l'excitation hystérique. Carlo nous saisit dans notre question hystérique, dans cette dissociation groupée de nos objets, dans notre désir bisexuel, dans notre fantasmagie de séduction. Comme Dora et son groupe hystérique saisissent Freud dans son hystérie, dans l'hystérie de son groupe interne.

Une fois rétablis et maintenus le temps de la parole et la scène de la *représentation* psychodramatique, tous les personnages internes distribués dans le groupe et dans les autres peuvent être reconnus dans le discours et dans le jeu, dans les effets de transfert et dans l'espace de spectacularisation. Il y a eu sans doute un réel travail psychanalytique (de remontée à la source du lien, en en déliant les effets imaginaires, dans le transfert, ce que veut dire à la lettre psychanalyse) chez Carlo et, à travers lui, pour une part (groupeale), chez certains membres du groupe.

##### 5. — QUAND L'HYSTÉRIQUE MANQUE AU GROUPE.

Il n'y a pas de lien, donc pas de lien groupeal, sans hystérisation. Quand l'hystérique manque au groupe, le groupe manque son effet hystérogène.

L'hystérique est à la mesure de l'esthétique baroque du groupe, qui convoque aussi bien la perversité polymorphe. C'est dire qu'il y est toujours trop et trop peu.

Trop présent, il envahit l'espace de ses personnages, de sa personne, de son corps, de son symptôme, de ses fantasmes. A la limite de l'occupation maniaque : à partir de la quatrième séance et pendant deux jours, on demandera à Carlo de laisser de la place, du temps, du silence, de l'autre qui ne soit pas encore un autre lui-même. Dans le groupe du Paradis perdu, Léonore aussi « occupera » l'espace psychique, sera l'espace groupal, polarisera les identifications multiples sur son propre personnage congloméré, orchestral.

L'appareillage psychique groupal, pour s'effectuer dans une structure, suppose l'excitation du noyau hystérique. La défense massive contre cette excitation rend impossible tout lien. Quand l'hystérique manque au groupe, le groupe ne tient que dans l'attente de sa fin : le silence en est l'anticipation mortifère. Tout se retient, rien ne se livre.

## BIBLIOGRAPHIE

1. ANZIEU D., Oedipe supposé conquérir le groupe, in : Kaës R., Anzieu D. & al., *Désir de former et formation du savoir*, Paris, Dunod, 1976.
2. BREMONT R., A propos de Hans et Dora : esquisse d'un travail sur la genèse du désir, *Interprétation*, vol. 2, n° 3, 1968, pp. 45-62.
3. DEUTSCH F., Apostille au « Fragment de l'analyse d'un cas hystérique » de Freud [1957], *Revue Française de Psychanalyse*, t. 37, n° 3, 1973, pp. 407-414.
4. FREUD S., Esquisse d'une psychologie scientifique [1895], in : *La naissance de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1956, pp. 307-396.
5. FREUD S., Manuscrit L [1897], in : *La naissance de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979, pp. 174-179.
6. FREUD S., *L'interprétation des rêves* [1900], Paris, Presses Universitaires de France, 1967.
7. FREUD S., *Le rêve et son interprétation* [1901], Paris, Gallimard, 1969.
8. FREUD S., Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) [1905], in : *Cinq psychanalyses*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, pp. 1-93.
9. FREUD S., Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité [1908], in : *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973, pp. 149-155.
10. FREUD S., Considérations générales sur l'attaque hystérique [1909], in : *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973, pp. 161-165.
11. HOLLANDE C., A propos de l'identification hystérique, *Revue Française de Psychanalyse*, t. 37, n° 3, 1973, pp. 323-330.
12. ISRAËL L., *L'hystérique, le sexe et le médecin*, Paris, Masson, 1980.
13. KAËS R., Les séminaires « analytiques » de formation : une situation sociale limite de l'institution, in : Anzieu D., Bejarano A. & al., *Le travail psychanalytique dans les groupes*, Paris, Dunod, 1972, pp. 1-64.

14. KAËS R., *L'appareil psychique groupal. Constructions du groupe*, Paris, Dunod, 1976.
15. KAËS R., L'intertransfert et l'interprétation dans le travail psychanalytique groupal [1976], in : Kaës R. & al., *Le travail psychanalytique dans les groupes. Tome 2 : Les voies de l'élaboration*, Paris, Dunod, 1982.
16. KAËS R., Qu'est-ce que la groupalité psychique ?, *Bulletin de la Société Française de Psychothérapie de Groupe*, 1981, pp. 29-34.
17. KAËS R., Ce qui travaille dans les groupes, in : Kaës R. & al., *Le travail psychanalytique dans les groupes. Tome 2 : Les voies de l'élaboration*, Paris, Dunod, 1982.
18. KAËS R., Identification multiple, personne conglomérat, moi groupal. Aspects de la pensée freudienne sur les groupes internes, *Bulletin de Psychologie*, t. 37, n° 363, 1983, pp. 113-120.
19. KAËS R., Quelques notes sur Freud, la question du groupe et la psychanalyse, *Bulletin de Psychologie*, t. 37, n° 363, 1983, pp. 109-112.
20. KAËS R. & ANZIEU D., *Chronique d'un groupe éphémère. Le groupe du Paradis perdu*, Paris, Dunod, 1977.
21. MAJOR R., La formation du fantasme et sa réalité symbolique, *Revue Française de Psychanalyse*, t. 35, n° 2-3, 1971, pp. 399-407.
22. MAJOR R., L'hystérie : rêve et révolution, *Revue Française de Psychanalyse*, t. 37, n° 3, 1973, pp. 303-312.